

Martine Lani-Bayle

Arrière-petite-fille de pionnier



Martine Lani-Bayle

Professeur d'Université, chercheur en Sciences Humaines, Martine Lani-Bayle a publié de nombreux ouvrages et articles, notamment sur le thème de la généalogie. Elle vient de publier son deuxième roman et, surtout, la biographie d'un pionnier de la photographie, qui ne fut autre que... son arrière-grand-père.

E.M. : Martine Lani-Bayle, vous venez de publier un essai : Lumières de verre, 1905-1926, chez Opéra Editions. Et, très peu de temps après, Destins de femmes, cette fois aux édi-

tions du Petit Pavé. Comment vous êtes-vous organisée pour mener un double projet de cette envergure ?

Martine Lani-Bayle : En fait, ce sont les aléas de l'édition qui ont occasionné la proximité de ces parutions. Car les projets ont été travaillés à des moments très différents : le premier remonte à plusieurs années, mais j'ai eu bien des difficultés à trouver un éditeur qui en accepte la parution. En effet, il est diversifié dans les sujets des photographies et déborde les secteurs des éditeurs régionaux. Il sort également du cadre du livre d'art : j'ai souhaité que les clichés soient accompagnés de textes qui leur donnent vie, il concerne donc aussi le domaine des témoignages et récits de vie. Mais là, les éditeurs ne pouvaient assurer la qualité des reproductions, ni la couleur.

Malgré tout plusieurs fois il a été accepté, mais pour des motifs variés selon les éditeurs, le projet n'a pu pendant longtemps être mené jusqu'au bout. Et il faut dire que je n'ai jamais consacré beaucoup de temps à la recherche, cela a donc traîné. Opéra éditions a été la piste la plus sérieuse, il aurait dû y sortir voilà quelques années, mais des raisons indépendantes ont obligé l'éditeur à différer

ses projets. Enfin, il a pu aboutir fin 2007.

D'une l'autre a été commencé bien plus tard, précisément fin janvier 2005. Le texte a été fini un mois après, mais je ne l'ai « recopié » que pendant l'été 2006 et ai commencé à songer à un éditeur en 2007. J'ai d'abord contacté Bucdom qui avait publié mon premier roman en 2000, mais il m'a annoncé son départ à la retraite et la fermeture de sa maison d'éditions, me laissant libre de tout engagement. J'ai alors questionné un ami parisien connaissant bien ce milieu, il m'a conseillé les éditions du Petit Pavé qui a accepté l'ouvrage sans modifications. La parution a été prévue fin 2007, puis finalement il est sorti pour un salon du livre régional en avril.

Il y a à ce sujet une anecdote amusante : *D'une l'autre* devait être le titre de mon premier roman, auquel il convenait à mon sens tout à fait. Mais l'éditeur n'a pas été convaincu et il s'est finalement intitulé *L'île*. J'ai un peu regretté car j'aimais ce titre. Et l'ai gardé à l'esprit pour le deuxième, même si ça n'est pas celui qui avait été proposé puis retenu : *L'aurore de lili*. Et puis quand j'ai envoyé le fichier à l'éditeur, je n'ai pas réactualisé mes données et celui-ci est parti sous le

titre *D'une l'autre* et c'est finalement celui qui est resté, quand je m'en suis aperçue j'étais bien contente et n'ai pas signalé l'erreur sur le BAT (le « bon à tirer »)... En fait ce titre convient aussi très bien à ce nouveau texte, même si c'est pour des motifs bien différents. Il devait tenir à moi !

E.M. : Dans l'ordre chronologique des parutions, commençons par Lumières de verre, qui retrace l'histoire et l'œuvre de Léon Ottenheim, un pionnier de la photographie, entre 1905 et 1926. D'où vous est venue votre passion pour cet art et comment avez-vous retrouvé les traces de ce génie de l'image ?

M.L.-B. : Ma passion m'est venue de naissance, si je puis dire, car Léon Ottenheim est un de mes arrière-grands-pères. Ses photographies ont donc toujours fait partie de mon univers d'enfant, il en a d'ailleurs transmis la passion à beaucoup d'entre nous, dans la famille, et beaucoup disposent de quelques exemplaires. Quand j'étais petite, nous en parlions souvent et la photographie était toujours présente lors des réunions de familles. Mon grand-père maternel, le fils du photographe, projetait les diapositives apportées par chacun à ces occasions. Tous commentaient. Pour moi, rencontres familiales et photographies étaient associées.

E.M. : Les récits et les photos de ce bel ouvrage suscitent une certaine nostalgie du début du siècle dernier, ce en quoi la démarche éditoriale aurait sans doute mérité un support complémentaire, un DVD par exemple. Votre éditeur et vous-même y avez-vous pensé ?

M.L.-B. : Non, nous n'avons pas pensé à un DVD comme support, plutôt à d'éventuelles expositions, voire édition de cartes postales. Et aussi d'autres livres, si celui-ci est apprécié. Car il n'y a qu'une part minime de la collection, éparpillée parmi les descendants contemporains, qui est ici exposée. Des cousins sont mainte-

nant prêts à proposer les photographies dont ils ont hérité si un autre projet était possible : Léon Ottenheim est en train de renaître grâce au numérique, ces temps pionniers en matière d'image sont réhabilités par la technique actuelle – car auparavant il était quasi impossible de reproduire les plaques qui n'avaient pas été tirées sur papier. Heureusement certaines se sont à peu près bien conservées. C'est un beau retour des avancées de la modernité pour reconstituer les ambiances d'il y a un siècle car ainsi, elles renaissent en abrasant le passage du temps.

Mais chaque médaille a son revers. Nous venons de découvrir par hasard qu'un site Internet a « pillé » l'ouvrage, tant les photos que les textes, et sans même citer le livre !!! Cela me paraît tellement inimaginable que je n'avais pas prévu une telle récupération illicite – et alors que le livre constitue un véritable risque financier pour l'éditeur qui n'a pas de diffuseur – et j'avoue que cela me refroidit considérablement concernant des suites éventuelles à ce projet. Si la technique aboutit à se faire dérober des productions innovantes et généreuses, alors elle se retourne contre ses avantages. Je ne sais comment réagir et suis assez déstabilisée par ce travers. Du coup, je suis contente de ne pas avoir pensé à faire un DVD, cela aurait été pire sans doute...

E.M. : Inélectablement, le récit traverse la première guerre mondiale, et d'ailleurs Pierre, le fils de l'artiste, part pour le front. L'histoire vraie prend là une allure romanesque, non ?

M.L.-B. : Romanesque en ce sens qu'elle traverse la vie de personnage avec leur contexte de l'époque. J'aurais pu introduire bien plus d'anecdotes autour de cet épisode funeste, car nous avons la correspondance de Pierre à sa femme pendant qu'il était au front, avec d'autres photos. Nous disposons aussi de récits

des voyages photographiés sous forme de lettres, mais à cause des partages, pas toujours de ceux dont nous avons les photos – les partages ayant été indépendants.

En tout cas en effet, la force évocatrice des images est très importante et force le souvenir, d'autant plus quand elles sont accompagnées des mots de l'époque. Le croisement des deux est d'une puissance inouïe. D'où ce couplage, quand il a été possible, entre la photographie et un texte qui est plus qu'une légende.

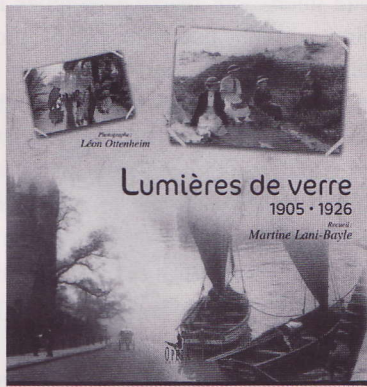
A partir de là, l'imagination éveillée peut s'envoler.

E.M. : Et l'Exposition universelle Porte de Vincennes, à Paris ! Voilà un temps fort de l'histoire mondiale immortalisé par les images de Léon Ottenheim. Pouvez-vous révéler les sources qui ont pu mettre ces documents à votre disposition ?

M.L.-B. : Léon s'est lui-même rendu à l'exposition universelle avec ses appareils et ses plaques, d'où ces photos. Toutes n'ont pas été mises, elles sont moins anecdotiques que les autres et ont fait l'objet de plus de représentations. Mais en soi, elle témoignent de la diversité des intérêts de cet homme et alors qu'il devait, pour ce faire, voyager avec un matériel lourd et encombrant, qui nécessitait beaucoup de temps pour la réalisation d'un seul cliché – et que suite à un accident de tannerie, comme l'ouvrage le raconte, il avait perdu son bras droit. Représentons-nous le dans la foule des badauds se rendant à l'Exposition universelle, en plein passage, installant ses trépieds, calculant le temps de pause, pour immortaliser l'instant...

E.M. : Mais il y a aussi des images de l'Afrique du Nord. C'est que notre artiste savait aussi partir à la découverte de contrées lointaines.

M.L.-B. : Il adorait voyager. Dès son plus jeune âge, dès que c'était possible il voyageait, en France mais



Lumière de verre, 1905-1926,
Opéra Editions (Haute-Goulaine - 44)



Sur les dunes de la Panne (Belgique). La guerre vient d'être déclarée. Lucie, celle de gauche, est enceinte et son mari Pierre vient de partir pour le front.



La mère Quentin, lavandière sur la Risle à Corneville.

aussi en Europe. Je crois qu'il a réservé l'Afrique du nord à l'époque de sa retraite, quand son fils a pris sa succession à la Tannerie. Car il était tanneur, donc chimiste, c'est pour cela que très tôt, il a mis au point des procédés de développement. Mais qu'il n'a jamais fait breveter – au contraire des procédés de chromage du cuir. C'est ce qui fait que l'on a des plaques sur verre en couleur qui, il me semble, précèdent quelque peu leur invention officielle. Il n'était pas seulement voyageur et artiste – certaines de ses plaques sont de vrais tableaux –, il était aussi inventeur et artisan.

Ses images d'Afrique du nord font partie de mes préférées. Elles m'ont transmis dès toute petite l'ambiance de ces pays au point que, quand j'y ai été pour la première fois à presque trente ans, je n'ai pas été surprise, ayant l'impression de toujours avoir connu cette atmosphère : dans mon esprit, je retournais au pays de mon enfance – et alors que c'était la première fois que je passais la Méditerranée ! Léon par ses talents n'a pas transmis que la passion de la photographie, mais l'ouverture aux voyages et aux cultures différentes. Et cela aussi montre la puissance de l'image sur la vie.

E.M. : On croise, dans les récits, une certaine Françoise Bayle-Ottenheim. Y a-t-il un quelconque lien avec Martine Lani-Bayle ?

M.L.-B. : Françoise Bayle-Ottenheim, qui a toujours gardé un souvenir ému de son grand-père, est ma mère. Et c'est elle qui m'a confié les clichés présents dans l'ouvrage, parmi la collection dont elle a hérité. Tout naturellement je lui ai demandé d'écrire ses souvenirs, encore très vivaces, de Léon qu'elle adorait. Après la parution du livre un de ses cousins, descendant d'une des filles de Léon, m'a lui aussi très spontanément écrit sur son grand-père et je regrette de ne pas avoir eu ce texte avant la sortie du

livre ! Peut-être pour une prochaine occasion...

E.M. : Venons-en à D'une l'autre - Destins de femmes. Un point commun entre ces deux livres. L'essai traverse la première guerre, et le roman se situe dans la seconde moitié de la deuxième guerre mondiale. Simple coïncidence en ce qui concerne le roman ?

M.L.-B. : Oui, il s'agit d'une coïncidence. *Lumières de verre* englobe la première guerre mondiale sans intention. Le roman, par contre, se situe pendant la seconde, certainement parce que pour des raisons professionnelles, je travaille sur l'impact des « situations extrêmes » dans la vie des personnes. Mon ouvrage *Taire et transmettre - Les histoires de vie au risque de l'impensable* (Chronique sociale 2006) développe cette thématique. C'est sans doute ce qui fait qu'écrivant ce roman alors que je menais ces travaux de recherche, mon personnage s'est trouvé lui-même en proie à des événements extrêmes : comment allait-il s'en sortir ? J'avais donc une certaine curiosité à mener mon héroïne non seulement au bout d'elle-même, mais aussi au bout de l'histoire.

E.M. : Pour ne pas trop révéler l'intrigue, la première question sera de savoir si vous n'avez pas puisé la matière de ce roman dans le thème des Secrets de famille sur lequel, par ailleurs, vous avez commis plusieurs publications, dont un essai en 2007 aux éditions Odile Jacob.

M.L.-B. : J'ai été alertée sur la thématique des secrets de famille malgré moi, à la confluence d'un secret familial lourd et dangereux (un autre arrière-grand-père, côté paternel cette fois, avait Dreyfus pour stagiaire lors du déclenchement de l'Affaire et il est mort de mort violente... j'ai écrit cette histoire voilà quelques années) et de ma pratique professionnelle de psychologue, amenée à écouter des familles en détresse, notamment avec

des secrets imposés. J'étais donc dans le bain, ce qui m'a conduite à traiter de ces questions de façon plus générale et distanciée. Et je me suis rendue compte que rien n'était plus partagé, chez tous, que le secret, qu'il en est de toutes sortes et partout. Personne n'est indemne, mais certains en souffrent jusqu'à en faire une obsession, d'autres s'en accommodent plus sereinement. En tout cas, il est certain que cette sensibilisation à la question des secrets a retenti sur les personnages à qui j'ai donné vie de papier.

E.M. : Le roman s'ouvre sur une terrible histoire de viol. L'affaire elle-même et votre travail du style nous plongent dans une atmosphère insoutenable. Comment avez-vous planifié ce projet ?

M.L.-B. : Je vais peut-être vous surprendre, mais je n'ai rien planifié du tout !!! Les vagues idées que j'avais au départ n'allaient pas en ce sens, je souhaitais à nouveau choisir un homme comme centre du roman, comme pour le premier. Peut-être le mettre là aussi dans des situations délicates, pour voir comment il allait s'en tirer, ou non, mais rien de plus précis. Or dès le départ une bifurcation s'est faite, peut-être autour d'une expression qui s'est imposée rapidement : « femme d'attente »... et qui n'a pas donné lieu au titre, ni même vraiment à l'histoire – mais à la force directrice. Et peut-être à l'idée d'enfantement.

E.M. : Vous accompagnez votre lecteur dans le cadre d'un couvent, vous lui montrez le débarquement des alliés, les fameuses filles tondues pour complaisances et sympathies vis-à-vis de l'occupant, etc., toute l'histoire étendue dans pratiquement trois générations, en 122 pages. Par son découpage, cette histoire est cependant une vraie saga.

M.L.-B. : Le récit est court, certes, il tient sur un cahier d'écolier de 77 feuilles. Mais il est vrai que l'écriture a cette capacité de faire entrer, en peu de lignes, tout un monde ! J'ai souvent été très étonnée de ces raccourcis

qu'elle permet. En l'occurrence et concrètement, je n'aurais pu faire autrement : je n'ai pas une minute dans la journée pour écrire autre chose que des textes de travail, dès lors matériellement je ne pouvais, une fois le processus enclenché, que faire court. Finalement, et peut-être aussi du fait de son intensité, qui l'aurait rendue encore plus intolérable si elle s'était étalée également pour le lecteur, j'ai fait venir le soulagement en quelques pages et donc, quelques minutes. Un trajet TGV Paris-Nantes environ, pour une saga...

E.M. : Existe-t-il une transmission de destins entre générations au sein d'une lignée familiale ? Si oui, y a-t-il des esquisses d'explication du mystère ?

M.L.-B. : Non. Tout mon livre chez Odile Jacob s'insurge contre cette idée, si répandue dans nos croyances que ces persuasions parviennent sans doute à forcer le destin et lui donner raison... Là, on voit bien que, derrière une apparence de répétition qui traverse la vie de ces femmes sont liées par effet de génération, ce qui se joue pour chacune est avant tout effet d'un contexte de vie qui en soi, est inducteur de certains comportements, voire accidents. Il n'y a pas mille et une façons de réagir dans certaines circonstances, la gamme est limitée, alors des contextes semblables peuvent s'accompagner de comportements semblables. Si elle est en lien avec le passé bien sûr, il ne s'agit ni d'une causalité ni d'une fatalité et la vie se déroule avant tout au présent. Ce qui s'est produit de proche pour ces femmes n'était pas inscrit dans leur sang, si cela a fait couler le leur... Au-delà le mystère reste entier !

E.M. : D'une l'autre - Destins de femmes vous aurait-il été inspiré par un fait réel ?

M.L.-B. : Comme je l'ai dit, ce projet d'écriture est parti sans plan ni préméditation, il n'a donc pas de source d'inspiration directe, si ce n'est la mémoire collective. Quand on travaille sur l'effet des situations extrêmes, on

rencontre des histoires marquantes comme celles-ci. Les commémorations récentes lors de l'écriture du soixantième anniversaire des événements de cette guerre ont réactivé de telles histoires sordides que personne n'ignore, même – voire surtout –, ceux qui n'y ont pas été confronté de façon proche : alors, les souvenirs peuvent remonter, qui n'ont pas été oblitérés parce que collectifs, c'est-à-dire lointains. Les familles confrontées en leur sein à de telles exactions ont plus de mal, malgré le passage des années, à les exprimer et même à les voir.

En tout cas, si je peux dire, selon la formule consacrée : « Toute ressemblance avec des personnages ayant existé serait purement fortuite », je suis persuadée que Céline, Aurore, Clarisse, ont dû exister quelque part : leur plausibilité nous éclate à la figure... c'est pourquoi elles m'ont parlé, en quelque sorte, en tout cas je les ai entendues. Pour Lucien je suis moins sûre, je crois que je me suis contentée de le rêver, un jour où je croyais qu'une lente et patiente rédemption pouvait être possible après et malgré les pires exactions. Si un homme a causé la chute de Céline, un autre l'aura ramenée à la vie. En tout cas dans cet univers de papier.

E.M. : Quel est réellement la genèse de ce roman ?

M.L.-B. : Une curieuse histoire, cette genèse. Depuis mon premier roman, je commençais à être titillée par un nouveau projet d'écriture romanesque, sans aucune autre idée. Je ne forçais pas, comme de toute façon je n'avais pas le temps parmi mes autres activités. Mais l'envie était là, sans le déclencheur. Et puis celui-ci est arrivé inopinément sous forme d'une simple phrase glanée quelque part : « Tout là-bas dans la brume, une silhouette... » Avec l'expression « femme d'attente » évoquée tout à l'heure s'est effectué un croisement et est né un prénom, Agathe. Je ne sais pas pourquoi, de toute façon Agathe est devenue Céline. Et une naissance vers 1943, de quel-



D'une l'autre
Editions du Petit Pavé (Brissac - 49)

Éviter des recherches faute de temps à pouvoir y consacrer, en période de travail. Tâcher de tout poser à mesure sur le papier pour que l'histoire ne m'accapare pas trop entre les minutes quotidiennes d'écriture : pour cela, il valait mieux en effet que le personnage central soit une femme qu'un homme, qui – je pense à l'expérience de mon premier roman –, m'aurait plus envahi l'esprit. Voilà.

qu'un ne sachant d'où ni de qui. Assise, donc, à côté de la vie comme à côté de sa vie. Une jonction qui se fait avec la brume : l'accouchement devait avoir eu lieu dans une atmosphère de brouillard, sans doute, puisqu'il a été effacé... Un homme donc, mais la femme reste étrangère à cet homme. Date aidant, on se trouvait en pleine guerre. Un voile se déchire, la circonstance alors s'est imposée et la plume a emporté l'histoire sans préméditation aucune... Dès le départ, je me suis juste posé aussi une consigne d'écriture très simple : laisser venir mais mélanger les pronoms, plusieurs « je » intermittents ; comme dans mon premier roman un « tu » quand une voix off s'adresse au personnage ; plusieurs « elle » aussi, celui de la femme, de la fillette quand leur « je » se tait ou se distancie... des phrases courtes, cinglantes, parfois.

Et côté formel : un cahier à spirale à simple ligne (modèle japonais), un feutre orange comme la spirale et les lignes, écrire un peu chaque jour quoi qu'il arrive, sans anticiper ce que le lendemain allait apporter et freiner, vers la fin du cahier, pour que l'histoire échoue sur la dernière page. Voilà tout. Éviter des recherches faute de temps à pouvoir y consacrer, en période de travail. Tâcher de tout poser à mesure sur le papier pour que l'histoire ne m'accapare pas trop entre les minutes quotidiennes d'écriture : pour cela, il valait mieux en effet que le personnage central soit une femme qu'un homme, qui – je pense à l'expérience de mon premier roman –, m'aurait plus envahi l'esprit. Voilà. L'aventure a commencé le 29 janvier 2005 et s'est arrêtée le 21 février à 15 h 47 sous la grêle, avec un changement de feutre le 15 février page 53, et peu de ratures – le cahier faisant foi.

E.M. : Avez-vous une nouvelle publication sur le chantier ?

M.L.-B. : Mon premier personnage de roman est revenu me hanter l'an dernier après avoir pris quelques années. J'en ai écrit des bouts, l'histoire cette

fois m'est apparue de suite, mais me suis forcée à stopper car, comme je l'ai dit, ce personnage-là m'accapare trop. Je le reprendrai lors d'une période « vacante », cet été sans doute ou le suivant. Rien ne presse, mais je sais que j'aboutirai un jour ou l'autre *Retour d'île*. En attendant, j'ai un livre qui sort le 13 mai à partir de témoignages sur 1968 (*Quarante ans après Mai 1968* avec M.-A. Mallet, éditions Téraèdre), la roue tourne, le tout est de trouver des temps pour chaque forme et intérêt d'écriture.

Propos recueillis par v.b.

UNE JOURNÉE D'ÉCRITURE

A PARIS

SAMEDI 14 JUIN 2008

9 H 30 À 17 H 30

Lieu : Boulevard Arago Paris 14^{ème}

Métro : Denfert-Rochereau

Thème : Écriture de fiction. Écrire pour le plaisir ou pour la publication.

Les participants pourront, sur place, faire leur pré-inscription pour notre cycle de l'année 2008/2009.

Coût de la journée du 14 juin : 52 €.

(non encaissé avant le 14 juin)

Pour vous inscrire, envoyez votre règlement à :

Ecrire Magazine, BP 90033 - 49071
Beaucouzé cedex.

Ou par mail : ecrire@ecrire-aujourd'hui.com

Tél. : 02 41 87 75 63. Nombre de participants :
Minimum 8 - Maximum : 13.